

Le comte de la Mi-Carême à Hazebrouck

PAR LÉON BOCQUET

LES Flandres, la Flandre française comme les Flandres d'outre-frontière, ont toujours été par excellence le pays des traditions et des cortèges. Chez nous, a écrit quelque part Camille Lemonnier parlant évidemment au titre d'écrivain belge, dès que dix personnes sont réunies, elles arborent une bannière et organisent un défilé. Il n'en va point autrement dans la France du Nord. Et il n'y a pas que les gosses à marquer le pas, derrière l'accordéon ou le tambour. Toute la population aussitôt participe au spectacle gratuit et y prend un plaisir enfantin. Villes et bourgades, de temps immémorial, à date fixe et à l'envi l'une de l'autre, ont aimé promener dans les rues des représentations de personnages mythiques ou historiques symbolisant les grandes heures de la cité ou les vertus de la race. Que ce soit à Lille, les prétendus forestiers fondateurs de la ville, Lydéric et Phinaert, ou à Douai le valeureux Gayant et sa famille, à Cambrai le roi Gambrinus, le Reuze-Papa à Dunkerque ou encore à Valenciennes la curieuse et somptueuse évocation des Incas sous notre ciel brumeux, le populaire, au son des carillons, au bruit des musiques et des chansons de circonstance, ne se lasse jamais d'acclamer au passage la marche solennelle des géants familiers. Ni de faire fête aux fameux mannequins d'osier, vêtus d'oripeaux surannés ainsi qu'à leur escorte équestre ou pédestre.

La guerre qui a passé deux fois en un quart de siècle et si profondément, du Hainaut à la Manche, bouleversé la contrée physiquement et moralement, accumulant les ruines, écroulant les beffrois dont, à Bergues, le plus magnifique monument de l'architecture civile, que les coutumes qui se rattachent aux gardiens et mainteneurs fabuleux de la cité ou des libertés communales, subissent aujourd'hui un déclin qui signifie, à n'en point douter, leur fin sans rémission. Cela, malgré les efforts de tous les amoureux du pittoresque, du folklore, des us du passé et des antiques réjouissances.

Une des curieuses manifestations annuelles à survivre contre les contingences défavorables et l'évolution rapide des mœurs comme à provoquer l'enthousiasme ingénu de tous les habitants d'un chef-lieu d'arrondissement et de ses cantons urbains et ruraux, aura été, en Flandre flamingante, le cortège du Comte de la Mi-Carême, particulier à Hazebrouck.

C'est un de mes plus mémorables souvenirs d'adolescence que la sortie dans les rues pavées et si coites et si mornes en d'autres jours, du fameux Den Graef van Half Vasten, comme on dit là-bas. Pour la jubilation, chaque année pareillement renaissante, des diverses classes de la localité, douze mille âmes environ, accrue pour la circonstance d'une affluence béante de paysans des alentours venus en carrioles, ainsi qu'au marché hebdomadaire.

Il m'a été donné d'assister plusieurs fois à cette représentation publique et gratuite, à l'époque déjà lointaine où, dans cette partie du département du Nord, la langue médiévale de Maerlant, qui passe pour un patois flamand, était le dialecte courant des autochtones : aussi bien à l'église, pour le catéchisme et les sermons, que dans les écoles maternelles ; chez les bourgeois ainsi que chez les ouvriers. Alors l'on rencontrait encore, dans les villages, des vieillards ignorant tout du français.

Ce cortège ne ressemblait en rien, remarquons-le tout de suite, aux exhibitions anachroniques ou saugrenues des mardi-gras d'autrefois. Rien non plus des chars carnavalesques, plus ou moins esthétiquement enguirlandés, où masques et bateleurs de foire chantaient des refrains à la mode, lançaient des serpentins et des confetti pour l'amusement des badauds. Il n'était point davantage prétexte à la vente de complaintes au profit d'œuvres plus ou moins philanthropiques, voire occasion de réclame où l'imagination des commerçants locaux rivalisait d'émulation ambi-

tieuse pour lancer des produits, au moyen d'une publicité tapageuse autant que contradictoire.

La promenade du Comte de la Mi-Carême à Hazebrouck ne prétendait qu'à être la reconstitution, par les groupes montés ou à pied et par les costumes, d'une suite de scènes historiques intéressant les fastes et événements typiques de la ville depuis ses origines. Pour mieux voir ce défilé annuel, quel que fût le temps, bise aigre soufflant de la mer peu distante, gel ou brouillard, même pluie battante, la population entière se pressait sur le parcours, comme elle le faisait, dévote, pour la procession de la Fête-Dieu. Toutes portes et fenêtres ouvertes aussi, comme au passage des châsses et des reliques. D'ailleurs, on ne pouvait manquer de l'observer, il s'agissait là, par suite de la gravité des assistants et des meneurs du jeu, d'une manière de procession profane. Les vieux airs de corporations, exécutés par des « ménétriers », avaient des tonalités de plain-chant, dérivées des hymnes liturgiques. J'avoue, à regret, n'en avoir retrouvé que des bribes incertaines en ma mémoire. Je suppose cependant, sans pouvoir l'affirmer, qu'on entendait, chemin faisant, le refrain habituel au symbolique Tis'je-Tas'je, l'homme de l'almanach de ce nom :

*T'geluk den waeren Vlaeming
Bewonder zyne landing
T'es vryeid in zeni huis en landsche
Le bonheur du vrai flamand
Habitant son pays*

C'est la liberté à son foyer et dans son coin de terre, ou quelque variante appropriée du *Reuzelied* (chant du Géant) qui en compte beaucoup d'Hazebrouck à Dunkerque :

*Als de groote klokke luyd
De Reuze kome uyt.
Keere u e's om, de Reuze, de Reuze,
Keere u e's om, Reuzekom.
Quand la grosse cloche sonne,
Le Géant sort.
Retourne-toi, Géant, Géant,
Retourne-toi, gentil Géant.
Moed'r ontsteekt het beste bier
De Reuze is hier,
Moeder, stopt al ras het vat
De Reuze is zat...
Mère, tire la meilleure bière
Le Géant est ici,
Mère, bouche le tonneau,
Le Géant est saoul...*

Le Comte de la Mi-Carême n'était du reste pas un géant, mais un personnage considérable par sa condition. Ici, ni les cavaliers, ni les piétons

qui précédaient ou suivaient Den Graef van Half Vasten ne s'arrêtaient aux cabarets et n'étaient ivres, encore qu'il se fabrique aux brasseries de l'endroit d'excellente bière houblonnée. Et les voix des sociétés chorales, comme celles de la foule, qui reprenaient le refrain gardaient, du début à la fin, un accent religieux tout à fait adapté au sérieux de la cérémonie.

Et passaient des hérauts et des valets. L'un de ceux-ci portait les armes parlantes de la ville : un lion de Flandre tenant un écusson avec un lièvre (haze). Suivaient les corporations de métiers et confréries précédées de leurs armoiries : boulangers, brasseurs, charpentiers, graissiers et échoppiers, cordonniers, tisserands ; puis les *ghilden* dont celle des archers, avec son fou (*zot*) gambadant, celle de la compagnie de rhétorique dont *de broeders*, les frères, écrivaient des poèmes (*dichten*) et organisaient des représentations théâtrales. Sur une bannière était brodé en chiffres d'or le millésime de l'institution de la fête : 1585. Était-ce la date exacte ? J'ai toujours fait confiance là-dessus aux archivistes du cru et aux bonnes gens qui ne doutaient pas de l'antiquité de ces cérémonies. L'abbé Lemire, qu'intéressaient toutes les questions de cet ordre en Flandre, aurait pu renseigner ma curiosité. J'ai négligé de m'enquérir à cette source directe.

Quoi qu'il en soit, le principal attrait du défilé, après la marche des associations de travail et de jeux avec leurs emblèmes, consistait à l'origine en un lâcher de lièvres sur la Grand'Place. La bête appartenait à qui pouvait l'attraper. Mais la poursuite provoquait grand tapage, mêlées et culbutes des coureurs, voire horions, plaies et bosses, sans compter ensuite des contestations sans fin. D'où troubles et désordres et, souventes fois, accidents regrettables. Le magistrat, responsable de la paix dans la commune, décida la suppression de la chasse tumultueuse et son remplacement par d'autres réjouissances de tout repos.

A s'en référer à un document de 1679, un mémoire de comptabilité, le bailli et les échevins agrémentèrent alors le cortège du personnage qui lui a donné son nom : le Comte de la Mi-Carême. Dans un carrosse somptueux, traîné par un attelage harnaché d'étoffes et de plumets, trônait un figurant de bonne mine ; ses piqueurs sur les chevaux et laquais aux portières jetaient au populaire, qui chantait les louanges du haut et puissant seigneur, de menues monnaies de cuivre ou de bronze fleurdelysé et des médailles commémoratives aux fières devises sous l'effigie royale. Car Louis XIV venait de parachever, par les traités de Nimègue, les « belles conquêtes » de

la guerre des Pays-Bas. Et les Flandres, du Hainaut à la mer, étaient devenues françaises. Générosité sans doute politique, par ordre des intendants de la nouvelle province du royaume. Générosité qui ne semble pas avoir recommencé les années suivantes. De sa voiture, le pseudo-Comte d'Hazebrouck se contenta bientôt de distribuer aux manants empressés son portrait, celui de la Comtesse et de ses enfants. En pain d'épice, en massepain, en craquelins et autres couques faites de farine, de lait et de miel. Des jouets aussi. Sans omettre des fouets et des bottes de verges. Tous cadeaux, en tout cas, peu onéreux à la bourse du fournisseur. En l'espèce le budget municipal.

Il n'apparaît point qu'il y eût jamais, dans les prodigalités du Comte de la Mi-Carême, fontaines débitant gratis du vin aux carrefours, ni muids de bière défoncés à la grande liesse du bon peuple des Flandres. De sorte que le personnage faisait figure un peu de Saint Nicolas ou de Père Noël. Si pareil leur était-il devenu que, la veille de la Mi-Carême, les enfants d'Hazebrouck et lieux circonvoisins, sous la hotte de la cheminée ou au bord de l'âtre familial, déposaient, comme il est d'usage ailleurs, les soirs du 6 et du 24 décembre, leurs sabots et galoches et un plein panier d'avoine destiné au picotin des chevaux du sire.

Il avait l'accoutrement ordinaire qu'on lui voyait sur les images coloriées vendues par les colporteurs. Non d'un évêque, ni d'un vieillard chenu, mais bien d'un écuyer fringant. Sans barbe, hilare et bonhomme, coiffé d'une toque à plumet, il était à peu près tel que le peintre de Braekeleer a représenté le type dans un tableau du Musée de Bruxelles. Le Comte de la Mi-Carême y jette à poignées, par la fenêtre ouverte d'une école, des pommes, des figues et des noisettes à la gent turbulente. C'est celui-là encore qu'Emile Verhaeren a dépeint dans une de ses « Petites légendes » :

Venant d'Espagne ou de Bohême
Au trot de son lent cheval blanc,
Passe en les villes de Brabant
Le Comte de la Mi-Carême.
Prince de rêve et de fortune,
Traversant l'air superbement,
Avec sa bête en diamant
Et son manteau de clair de lune.
De sa main gauche, il tient des fouets
Et de sa droite un lot de jouets.

Popularisé et fort populaire, il tient, précise encore le poète de *Toute la Flandre*, ensemble, du bon génie des contes de fées et du saint de calendrier. Tel devait être l'aspect et le comportement de Graef van Half Vasten, à Hazebrouck, durant les XVII^e et XVIII^e siècles.

Survint la Révolution. Bien entendu, des modifications furent apportées, selon l'esprit du temps, au cortège et à son principal coryphée. Le rappel des prérogatives de la noblesse offusquait, en tous lieux, le civisme des Sans-Culottes. Le mayor de l'endroit ne pouvait, sans risques, autoriser la promenade d'un ci-devant faisant largesse à des hommes libérés de l'esclavage social et de toutes les superstitions du passé.

On changea le rôle du Comte qui, de haut représentant féodal et souverain révérend des bourgeois et manants, se transforma en symbole des idées abominées et vaincues. Nul n'acceptant d'incarner le personnage, un mannequin, revêtu d'un ridicule habit vert et jaune à longues basques — l'habit même de l'ancien fol des archers — fut coiffé, sur sa perruque à ruban d'ancien régime, non du bonnet phrygien des patriotes, mais de la barrette carrée des prêtres, puis accroché, objet de dérision, au dos d'un valet qui chevauchait le destrier caparaçonné de son maître d'hier. D'autres domestiques en carmagnole, montés sur un barrou campagnard, lançaient aux mains tendues les cadeaux coutumiers et des cocardes tricolores.

Ce n'est pourtant pas en cet équipage satirique que j'ai vu le Comte de la Mi-Carême vers 1890. Au couvre-chef ecclésiastique avait été substitué, sur la tête du marmouset un chapeau solennel et galonné qui rappelait à la fois le bicorne d'un gendarme ou celui d'un académicien. Mais, toujours cependant, garotté au corps d'un figurant déguisé en mousquetaire, Den Graef califourchonait à rebours, tête à queue de la bête qui le portait. Et son masque risible, au long nez, branlait de gauche à droite, furieux et comique, pour l'ébaudissement des jeunes et des vieux. Derrière le pantin, des jeunes gens en culottes de nankin, justaucorps bleu et jabots de dentelle, jetaient aux spectateurs, des noix, encore des noix, toujours des noix, rien que des noix.

Un étranger ne manquait pas d'être frappé par ces particularités. Surtout, la présence d'un fantoche parmi cette grave cavalcade d'illustrations locales de jadis et de naguère intriguait plus que le reste. Les gens interrogés expliquaient que le Janus-malgré-lui passait pour être un certain Comte de Flêtre dont les Hazebrouquois n'avaient point eu à se louer en des temps très anciens. On n'en savait pas davantage.

En fait, il y avait un fond de vérité sous ces dires imprécis. A la restauration des Bourbons et au retour en France des émigrés, il ne s'agissait plus de bafouer en public la noblesse, comme l'avait toléré le Premier Empire. Une autre attitude s'imposait en toutes occasions. Les édiles et notables d'Hazebrouck étaient assez perplexes



LE TRIOMPHE DU CARÊME, estampe de Romeyn de Hooghe.

quant au Comte de la Mi-Carême. Un archiviste se souvint alors fort à propos d'une vieille histoire qui tirerait tout le monde d'embarras et concilierait le revirement de l'opinion publique et la tradition déjà ancrée du Comte-aux-liens comiquement installé en croupe. Fable ou réalité, voici ce qu'on prétend : la lignée de l'authentique Comte van Hazebrouck s'étant éteinte au début du XVII^e siècle, ses biens avaient été dévolus au sieur de Wignancourt, comte de Langhe et de Flêtre, de surcroît bailli de Haute Justice dans la Chatellenie de Cassel dont relevait Hazebrouck. Au moment de la liquidation de l'hoirie, un différend surgit entre le susdit Comte de Flêtre et la commune, au sujet d'un écart de terre, dénommé les Trois Noyers, sis aux limites d'Hazebrouck. D'où procès entre la ville et le bailli qui revendiquait le terrain. Procès qui dura longtemps et que le seigneur de Flêtre, tout puissant grâce aux privilèges attachés à sa charge, finit par gagner aux dépens du magistrat, des bourgeois et des pauvres de la localité contestante. En mémoire de ce conflit, l'administration municipale et ses successeurs au cours des âges avaient, depuis lors, tenu en grand mépris le Comte procédurier et ses descendants successifs. On s'en vengea, sur le tard, en livrant à la risée des habitants lésés dans

leurs droits de propriétaires, le bailli prévaricateur sous les traits et dans la posture moqués du singulier Comte de la Mi-Carême révolutionnaire, qui prolongeait l'inoffensif et bienfaisant Graef van Half Vasten d'autrefois.

C'est pourquoi, même après la guerre de 1914-1918, et jusqu'à celle de 1940, le dérisoire Comte de Flêtre, caracolant à rebours de sa monture, contemplait toujours d'un farouche regard le gaspillage, en faveur de la populace, du produit des noyers, causes de l'ancien litige. Tandis que confréries et spectateurs continuaient de chanter comme devant, sur le mode canonique du *Creator alme siderum* des vêpres :

*Moeder snyd en boteram
De Graef is gram.*

Mère, coupe une tartine, le Comte est furieux.

Sans doute conviendrait-il désormais de varier la strophe par cette clausule finale : *De Graef is dood*. Car, ainsi que beaucoup de bons ou mauvais géants du Nord dévasté, à Hazebrouck et ailleurs, le Comte de la Mi-Carême, le Comte de Flêtre est mort, sans espoir peut-être de résurrection.

L É O N B O C Q U E T .